

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 9

Artikel: Lettres de voyage. Partie III
Autor: Marteau, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029838>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Symphonie pastorale était par suite un peu négligée. Nous aurions voulu plus de délicatesse, de précision et surtout plus de gradation dans les nuances.

Dans le solo de hautbois du Scherzo, l'accompagnement des cordes était vraiment trop lourd; en général on sentait un manque d'équilibre entre les différents groupes. Il ne faut pas être trop exigeant d'un orchestre dont les musiciens sont surmenés et les répétitions peu nombreuses.

On me permettra, je l'espère, ces quelques critiques. Bien que certaines gens prétendent qu'il faille louer sans réserve toutes les institutions politiques et artistiques de son pays, je ne donne pas dans ce chauvinisme et je pense au contraire que signaler leurs faiblesses dans l'espoir de les voir disparaître un jour n'est point un acte d'antipatriotisme, mais bien une preuve de l'amour qu'on leur porte et du désir ardent qu'on a de les voir marcher dans la voie du progrès.

Ernest BLOCH



LETTRES DE VOYAGE

III

(Suite.)

MAIS assez de musique, sans quoi tu pourrais croire que je descends des trains pour me rendre à l'hôtel, de l'hôtel à la salle de concert pour repartir de suite par le premier rapide (quand il y en a, ce qui est rarissime à pareille altitude) vers une autre ville. Il est incontestable que c'est un peu la vie que nous menâmes, Risler et moi, pendant ces trois semaines durant lesquelles nous ne donnâmes pas moins de dix-sept concerts, dont cinq avec des programmes différents à Stockholm. Mais tu le sais déjà, j'accomplissais ma cinquième tournée scandinave et dans mes voyages précédents j'avais eu maintes occasions de visiter ce sympathique pays un peu plus en touriste.

Le paysage n'offre rien de très attrayant au premier abord. Si tu arrives de jour par Malmö ou Trelleborg, tu passeras rapidement à travers les plaines de l'opulente province de Skanie, le grenier de la Suède, où se presse, dans des villes séduisantes et dans un rayon de moins de cent kilomètres, une partie importante de la population suédoise : Malmö, Lund, Landskronee,

Christianstad, Ystad, Helsingborg, contiennent une population d'une densité telle que la Suède égalerait la France en nombre d'habitants s'il en était ainsi dans tout le royaume. L'émigration pratique chaque année de larges saignées sur ce tronc robuste et des milliers de paysans et d'ouvriers vont chercher un climat meilleur, un sol moins aride et de plus gros salaires aux Etats-Unis. C'est ainsi que Chicago est devenue la troisième ville suédoise du monde après Stockholm et Gothembourg, et avec un chiffre de plus de cent mille Suédois noyés dans ses deux millions de cosmopolites.

Mais une fois la Skanie traversée et en continuant vers Stockholm, le paysage prend un caractère austère et triste. Ce sont de grandes forêts de sapins, coupées à chaque instant par des étangs ou des lacs. C'est une habitude à prendre, jusqu'à Stockholm, plus de cinq cents kilomètres, il n'y a pas autre chose à voir et en continuant davantage vers le Nord, il n'y aura pas autre chose à découvrir. Mais justement au milieu de cette monotonie, l'œil familiarisé découvre une foule incroyable de sites charmants, de coins ravissants qui paraîtront mesquins à des montagnards suisses mais qui sont pleins de charme et de mystère et d'intimité pour un homme de la plaine, un Champenois comme moi. Pour peu que le soleil se mette de la partie, comme ce fut le cas durant mon dernier voyage c'est alors une féerie de lumière inouïe. Ah ! ce soleil du nord, rien n'approche de sa beauté... Les plus beaux crépuscules, les plus admirables aurores alpestres ne sont rien à côté des couchers et des levers du soleil des régions quasi-arctiques. Ce qui dure trois quarts d'heure au plus en Suisse, se prolonge dans le nord souvent au delà de deux heures, durant lesquelles le soleil reste un peu au-dessus puis peu à peu au-dessous de l'horizon. Pendant plusieurs après-midi à Stockholm, il semblait qu'un incendie effroyable dévorait tout à l'horizon. La ville semblait près d'être atteinte à son tour et déjà les innombrables vitres des fenêtres tournées vers le couchant lançaient des reflets sinistres.... Impossible d'oublier de telles impressions. Jamais je n'ai cru possible qu'une aussi merveilleuse gamme de rouges puisse se dérouler devant mes yeux éblouis.

Plus au nord entre Sundsvall et Ostersund le paysage prend plus d'ampleur. A mesure que l'on s'approche de la frontière norvégienne les collines deviennent montagnes, les lacs, tel le

« Storsjö, » au bord duquel est située la gentille ville d'Ostersund, sont plus majestueux, les forêts plus sombres et plus grandioses. L'on a bien l'impression de se rapprocher du « Norrland » aux vastes solitudes. Durant ce dernier voyage, aucune neige n'était encore apparue et dès le coucher du soleil, tandis que le ciel restait clair, les forêts étaient déjà obscurcies, les gigantesques sapins paraissaient remonter au temps fabuleux de Sigmund, poursuivi par la tempête effroyable, et venant tomber, épuisé de fatigue, dans la hutte de Hunding.

Aussitôt la frontière norvégienne franchie, entre Storlim et Trondjem, il y a deux ans de cela, notre train resta pendant plus de vingt minutes en panne au « milieu » du paysage le plus sauvage qu'il m'ait jamais été donné de voir. A notre droite, un précipice de plusieurs centaines de mètres au fond duquel un torrent se précipitait. Le temps était abominable, des nuages, chassés avec violence par un vent de tempête, nous environnaient, tantôt nous dérobant la vue grandiose de ce spectacle vraiment unique, tantôt nous le faisant réapparaître brusquement, ce qui augmentait encore le sentiment de terreur involontaire qui m'avait étreint dès le premier moment. C'était sublime de grandeur brutale. J'y percevais comme instinctivement une effroyable chevauchée de Walkyries.

Mais le sud a aussi de beaux sites. La ville de Jönköping, située à l'extrémité sud du capricieux lac Vettern, est particulièrement favorisée à ce point de vue. Des collines avoisinantes la vue est merveilleuse sur le lac, mais il faut bien dire que l'on est autrement gâté en Suisse en fait de lacs. La ville n'offre rien de très intéressant, tu sais évidemment qu'on y fabrique des allumettes....

La situation de Stockholm est vraiment unique. Bâtie au milieu d'un désert de sables coupé d'énormes masses granitiques, la ville s'étend sur plusieurs îles, presque îles reliées artificiellement entre elles au moyen de nombreux ponts. Il a fallu des siècles de persévérance et d'intelligente activité pour en faire la belle Stockholm de nos temps. On y a comblé des bras de mer, rasé de colossaux monts de granit, enfin il a fallu lutter, il faut encore lutter chaque jour pour permettre à la ville de s'étendre.

Je n'ai pas la prétention de t'entretenir de tout ce qu'il y a d'œuvres d'art à Stockholm. Je n'ai eu le temps de rien voir cette fois, sinon le jardin de « Skansen ». Tout a été réuni dans ces

vingt-cinq hectares pour donner en petit l'idée de la faune et de la flore suédoises. Il y a de petites forêts, de petits lacs, de petits rochers, enfin on y trouve une Suède en miniature. Ce qui est admirable pour un amoureux d'antiquités tel que moi, ce sont les reproductions de villages entiers et de maisons avec leurs ameublements des siècles passés.... Que d'exquises vieilleries pour l'une desquelles je donnerais tous les « styles modernes » avec leur luxe fatigant et prétentieux....

En fait d'antiquités, je me suis baigné la vue des belles cathédrales d'Upsal et de Linköping. Celle d'Upsal, en beau style gothique, est intéressante par son intérieur. Restaurée depuis peu, elle n'offre pourtant pas l'attrait et la perfection inouïe de nos cathédrales françaises, particulièrement de celle de Reims, qui dans son harmonieuse grandeur me fait toujours songer à Jean-Sébastien Bach et à sa messe en si mineur. Pourtant la cathédrale d'Upsal est encore merveilleuse si on a le bon esprit de ne pas faire d'oiseuses comparaisons. A chaque pas l'on foule des pierres tumulaires avec les inscriptions les plus variées. Les chapelles latérales contiennent les sarcophages du roi Gustave Wasa et de ses trois femmes. Enfin un grand nombre de familles nobles possédaient jadis ces chapelles où elles inhumaient leurs défunts. La nef est grandiose et je louerai particulièrement comme une rare œuvre d'art dans le style religieux moderne la manière admirable avec laquelle, lors de la dernière restauration générale (1883-93), l'on a décoré tout l'intérieur de l'église. J'ai vu pour la première fois des peintures murales modernes exécutées avec une distinction, un souci d'art remarquables. C'est un harmonieux ensemble où rien ne choque. Cela fait un contraste agréable avec les abominables chapelles, généralement dédiées à la Vierge, que l'on trouve dans nos églises catholiques françaises, couvertes des couleurs les plus criardes et du plus détestable goût....

A Linköping, la cathédrale se trouvant fermée, je découvrais dans les alentours sans aucune aide, une petite maison dans laquelle je m'imaginai que seul le « cantor » pouvait habiter. Si tu me demandes pourquoi, je ne saurais guère te répondre. Toute la petite maison avait une allure propre, sage, tranquille. Je montais un étage et fus reçu par un aimable homme d'âge moyen, dans une chambre menue, mais si propre et si intime.... (je voudrais dire « gemüth-

lich »). Sur la table se trouvait un billet-programme de notre concert du soir. Par une porte ouverte, j'apercevais en entrant mon « cicérone » assis devant un piano vieux style, une sorte de table, instrument moyen entre l'épINETTE de jadis et notre piano droit actuel. Par contraste, je songeai de suite à Risler avec les deux énormes « Blüthner » de concert qui nous précédaient partout « en grande vitesse ». Ah! si tu avais pu voir après chaque concert le déménagement de ces colosses! Douze hommes, sous l'habile direction de M. Runge, envoyé de Leipzig par M. Blüthner, suaient sang et eau pour les remettre dans leurs gigantesques caisses et cela au grand ébahissement de foules pour lesquelles un tel spectacle avait tout l'attrait de la nouveauté... Il y eut de tragiques quarts d'heure, les descentes d'escaliers surtout épouvantant Risler qui se réfugiait bientôt au restaurant (les salles de concert sont en Suède presque toutes dans des hôtels) où les douceurs des hors-d'œuvre suédois (smörgosbord) nous faisaient rapidement oublier les gentils concerts et les affreux déménagements de pianos. Bientôt pourtant M. Runge apparaissait à son tour, l'air d'un général victorieux, suivi d'un de ses amis suédois qu'il avait emmené comme traducteur. Tous deux s'empressaient à leur tour, mais hélas, souvent sans avoir mangé ni surtout bu à leur soif, tous les établissements fermant à onze heures. On ferme alors carrément les becs de gaz ou les conduites électriques et les consommateurs récalcitrants terminent leurs libations dans la plus profonde obscurité.

Mais revenons à notre « cantor. » Dès que je me fus présenté à lui, il fut radieux et me montra de suite par le billet du concert qu'il se réjouissait de nous entendre le soir. Il me remercia gentiment d'être revenu à Linköping, me fit promettre que nous reviendrions bientôt et me dit être dans une joie incroyable d'entendre la « Sonate à Kreutzer. » Il nous montra, à ma femme et à moi « sa » cathédrale avec une sollicitude touchante. La visite en valait la peine, pourtant je ne pourrais te dire qu'il y eût là des beautés particulières à signaler.

Le caractère suédois est profondément aimable et justement j'eus une nouvelle occasion de le constater. Je quittai Stockholm pour rejoindre Risler à Eskilstuna où le soir même nous devions donner un concert. En cours de route, je devais changer de train, ce que je fis, mais hélas, je me trompai de ligne et m'acheminai en sens

opposé. Heureusement le mal ne fut pas grand. Par suite d'une manœuvre forcée, je descendis à trois ou quatre kilomètres de la bifurcation, en pleins champs, et me trouvai nez à nez avec un brave aiguilleur auquel j'expliquai mon cas, ma boîte à violon dans une main et ma valise dans l'autre. Je comprends ton objection: « tu parles donc suédois? » Non, et c'est justement ce qui fait le prodige de cette explication. En un langage où il y avait peu de suédois, beaucoup d'allemand, d'anglais et encore plus de gestes, je m'escrimais de mon mieux. Il me répondit de même et gesticula pareillement, voyant que la plus grande partie de ses phrases m'échappaient. Enfin il m'invita à entrer dans sa petite maisonnette où un poêle donnait une température d'au moins 30°. Je rôtissais... La conversation continua et, oh! prodige, il se fit entre nous comme un parler spécial qui nous permit de nous comprendre. Je sus enfin que grâce à un train de marchandises je serais encore à temps à Eskilstuna et que Risler n'aurait pas à donner un récital de piano... Une fois cette importante question élucidée, il y eut un silence, puis la conversation reprit. On parla de la température du dehors, de celle du dedans, oh! combien chaude! de la Suède, de la France, de la Suisse, et l'on termina par l'inévitable politique... Je crois que nous parlerions encore si le train de marchandises ne fût enfin arrivé. Je montai dans l'unique wagon où je pouvais prendre place, celui des conducteurs (si polis!) et après avoir serré avec effusion la main de mon nouvel ami, je m'acheminai lentement vers Erkilstuna où Risler et M. Runge qui me croyaient disparu de dessus la terre me firent un accueil chaleureux. Le concert commençait une demi-heure après...

H. MARTEAU.



NOUVELLES ARTISTIQUES

Etranger.

L'on vient d'inaugurer à Vienne un monument à la mémoire de Johann Strauss, œuvre de Johannes Benk.

